Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 68 (1939)

Heft: 14

Rubrik: Comprends

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

hommes et les idées, tout cela dans un contact très simple, une atmosphère de travail que n'énerve pas l'indiscipline, c'est, sans doute, une des conditions essentielles de l'école chrétienne.

COMPRENDS

A ma cousine Claire, institutrice

Comprends les difficultés, les travaux, les soucis des paysans de Châtel-les-Bouleaux.

Quand une petite fille vient te demander un jour de congé pour aider à faire les nettoyages, tâche de deviner ce qu'il y a peut-être de souffrance et d'inquiétude derrière les mots banaux de ta jeune élève : le père mobilisé, une maman malade, des enfants en bas âge, l'argent qui manque pour payer une journée d'ouvrière...

Ne sois pas l'institutrice-fonctionnaire, intransigeante qui ne voit que la loi et l'examen. Prends garde à la déformation professionnelle qui te guette. Ecoute battre ton cœur de femme sous ta blouse de travail qui ne doit jamais devenir une cuirasse.

Que M. l'Inspecteur me pardonne ! Mais, vas-tu ajouter au souci de cette pauvre famille l'injure silencieuse de celle qui n'a pas compris ?

Et, qu'est-ce que la gamine saura de plus si tu l'as retenue de force, alors que sa pensée était auprès des siens et que, dans son âme, couvait le ressentiment ?

La loi est la loi, sans doute, mais, dans son interprétation, il faut tenir compte des circonstances. Est-ce que les théologiens et les juristes n'en font pas autant ?

Si tu dois refuser le service demandé, que ta manière exprime ton regret. Cherche un moyen de tout concilier et tu verras qu'à ta bonne volonté répondront souvent les concessions de l'autre partie.

Tes fillettes viennent en classe avec des tabliers qui ne sont plus frais. C'est fâcheux. Mais, avant de prendre des mesures énergiques, examine les cas individuels. Ici, la mère est souffrante et ne peut faire la lessive toutes les fois qu'il le faudrait. Là, on n'a pas d'eau à proximité ; on doit aller à la fontaine publique exposée à tous les vents. Ailleurs, les minces recettes de la famille ne permettent pas de renouveler les vêtements.

Que jamais tes observations, tes réclamations soient dictées par l'amour-propre blessé, le désir de vengeance, la dureté de cœur !

Sans doute, tu dois être perspicace et dépister les profiteurs, les paresseux, les négligents. Donne ta pitié, ton dévouement à bon escient, ne sois pas naïve ni crédule. Ouvre ton cœur, mais ouvre aussi tes yeux.

Sois patiente quand il s'agit de réclamer de l'argent pour le matériel scolaire. S'il est de mauvais payeurs, il est, par contre, des familles où l'on souffre de pénurie : les produits de la terre ne se vendent pas aussi facilement qu'on le voudrait, ils se vendent peu et il y a des dettes qui attendent : les impôts, les intérêts ou les loyers, les dépenses alimentaires.

Il y a beaucoup de choses à réformer, dis-tu. C'est vrai. Mais précisément parce que tu as mission d'en améliorer quelques-unes, tu dois agir prudemment et ménager les susceptibilités.

Tu réussiras si tu n'as fermé aucune âme, brisé aucune volonté.

Tu réussiras dans la mesure où tu auras su gagner les cœurs.

Cousine Jeanne.

Chant de l'évacuée d'Alsace

Il était si beau mon village d'Alsace ! Si poétiques étaient ses maisonnettes blotties dans la verdure. Le clocher de l'église chantait et trois fois le jour, mélodieux l'angélus tintait. Là-haut, sur la colline, sainte Odile maternelle veillait sur nous, dans son sanctuaire de paix. Il faisait si bon dans notre petit village !

Il était calme aussi. De bruit, d'agitation, point ! De temps en temps, il y avait bien quelques heurts, mais on s'aimait profondément, en vrais fils d'une terre meurtrie souvent, mais toujours valeureuse. Même foi, même idéal ! Il faisait si bon dans notre petit village.

En dépit des bruits de guerre, des grognements de l'ogre là-bas, on restait confiant. A la ligne Siegfried, on y pensait lorsqu'on était de mauvaise humeur, on plaisantait à son sujet sans craindre le spectre avide dont elle concrétisait l'ardeur belliqueuse.

Depuis quelques mois, une mauvaise nouvelle, spectre implacable rôdait à travers le cher petit village. « Il faudrait évacuer bientôt. » Les grands-mères, qui avaient déjà, en 1870 et 1914, vu leur nid détruit se signaient ; mais nous ne savions pas le sens du mot évacuation ; ce mot peu clair ne disait rien de bon. Mieux valait espérer que d'en chercher le sens dans le dictionnaire ! Il faisait si bon dans notre petit village, campé fièrement en sentinelle, à 3 km. de l'Allemagne.

1er septembre, 2 septembre ! On noue et dénoue des paquets sans trêve. On place et déplace tous les objets, on voudrait tous les emporter et pourtant il faut choisir. Choisir ! Que d'hésitations ; il semble que les choses, autrefois indifférentes, paraissent aujourd'hui indispensables. 30 kg., des vivres pour trois jours. On s'énerve à ficeler et déficeler les colis, jamais achevés. On regarde de la fenêtre le petit village, tout triste à cause de l'agitation de ses habitants. Il semble comprendre leur douleur, car il est sympathique, notre gentil village !

3 septembre ! Les canons s'installent. Il y en a un dans notre pré. Poules et lapins éberlués regardent cette chose noire qui n'est ni une charrue, ni une faucheuse, tandis que, familières, les vaches rôdent autour. Papa, dans le hangar, dissimule une cage ; un corps tout chaud palpite à ses pieds tandis qu'il pleure, silencieux. Intriguée, je m'approche. Mon pauvre serin ! Premier deuil pour moi de cette affreuse guerre, notre hantise maintenant. Une mort douce était préférable à la longue agonie ; père l'a compris. Sentinelle de France, poste d'amour vigilant, voilà l'aspect de notre cher petit village en ce 3 septembre.

Non, oui, non. Il faut partir. Les nœuds maladroits faits en pleurant tiennent mal. Reverra-t-on sa maison, le clocher qui chante ? Tandis qu'on s'achemine vers la gare, j'entends une série de miaulements, une voix bien connue trouble la solennité de l'heure. Minet, le regard plein de reproches, me jette, furieux,